

LES LECTEURS PARLENT

Suite (ou réponse) à « Quelques observations sur les rapports gros gibier, petits rongeurs »

(Note de M. H. DABURON dans « les Lecteurs parlent »
R.F.F., avril 1965, p. 302)

Je sais gré à M. DABURON d'avoir prudemment nuancé les notions de concurrence vitale que j'avais exprimées à propos des dégâts forestiers, attribués aux cervidés et ses observations me conduisent à donner ici quelques explications complémentaires :

Le caractère granivore du mulot l'amène à consommer, en quantités importantes des glands et des faines dont les cerfs se nourrissent également (on sait que les années de fortes glandées ces ruminants sont particulièrement difficiles à forcer). Les « exigences alimentaires » de ce rongeur « recouvrent » donc bien celles des cervidés. D'ailleurs, on sait que les mulots (peut-être aussi les campagnols constituent de véritables petits dépôts de graines, faines en particulier) qu'ils transportent à une certaine distance des lieux de récolte et qu'ils entendent, en vue d'une consommation hivernale. Lorsqu'ils sont décimés par leurs ennemis naturels, on voit ainsi surgir au printemps de petits bouquets de semis, tant il est vrai qu'il n'y a pas d'espèce animale vraiment nuisible.

Sans doute ce rongeur est-il moins équipé pour grimper aux arbres que le campagnol roussâtre, mais lorsqu'il est très abondant (et c'est le cas dans les forêts du Centre et du Nord de la France) il consomme les écorces (de charme en particulier) tout comme le lapin.

Le campagnol des champs (appelé communément « quatre dents » ou souris à queue courte) s'attaque en fait aussi bien aux grains de céréales qu'aux racines de légumineuses, et c'est ainsi que dans les grandes plaines purgées de tout « nuisible » les cultivateurs se voient dans l'obligation de retourner leurs luzernières dès la première année de pousse.

Son habitat souterrain, facile à déceler dans les champs, qu'il parsème de trous, à la façon d'une écumoire, se trouve bouleversé par les façons culturales modernes et les reboisements de plaine ou de lisière voient ses déprédations prendre alors la même tournure que celle de ses congénères décrits, spécifiquement, par M. DABURON.

A remarquer qu'il est également bon grimpeur, puisqu'il lui arrive d'établir son nid en haut d'un faisceau de tiges de céréales.

Il retourne en plaine dès le départ de la végétation et sa fécondité, fortement éprouvée par les hivers rigoureux, sinon par les prédateurs, s'exerce à nouveau. Ses dégâts sur la végétation sont alors les mêmes que ceux des cervidés.

L'attribution d'un dommage spécial à un de nos rongeurs nationaux plutôt qu'à un autre est assez difficile et dépend, comme le dit M. DABURON, de la station, du climat et j'y ajouterai de l'année.

Elle est d'autant plus difficile à réaliser avec précision que l'observation des auteurs de dégâts est impossible de jour puisqu'on ne les aperçoit que rarement et qu'il faudrait avoir des yeux de rapace nocturne pour les prendre sur le fait, de nuit, lorsqu'ils sortent de leurs cachettes.

Il semble tout de même, à défaut d'observations longues, détaillées, qui restent encore à faire et qui permettront d'établir le casier judiciaire de chaque espèce, qu'on puisse affirmer dès à présent qu'il existe une indéniable concurrence vitale entre les petits rongeurs, les muridés et les cervidés et qu'elle s'exerce tant sur les semences forestières, telles que glands et faines, que sur les semis et jeunes plants, tout comme on le constate en plaine dans les cultures.

De plus, il paraît certain que l'Est de la France et les pays de l'Est où la faune des carnassiers et des rapaces réduit, en proportion variable, mais d'une façon sensible, le nombre des rongeurs, présentent, pour le monde animal et particulièrement pour les petites espèces incriminées, des conditions d'existence plus normales que les régions du Centre et du Nord de notre pays où sévit une destruction systématique des prédateurs.

La prolifération quasi illimitée des muridés amène ceux-ci à des comportements quelque peu aberrants, sinon contraire à leurs dispositions naturelles : tout comme on l'a vu dans certaines forêts des cerfs ne consommer que de la fougère (les pauvres bêtes n'étaient pas grosses), il est probable sinon certain que devenant grimpeur occasionnellement certain campagnol terrestre se conduise comme le roussâtre (à l'instar du mulot dont j'ai découvert récemment un nid à la fourche d'un pommier) et qu'en définitive la gent trotte-menu, devenue trop abondante fasse, si l'on peut dire, flèche de tout bois.

J. DEBREYNE.
